

Le fulgurant «Ricerca» ouvre le festival «Mettre en scène» à Rennes

Par Jean-Pierre Thibaudat (Journaliste) 13H19 08/11/2007



Quand vous entrez par une petite porte sur le flanc de la grande tente blanche du Théâtre du Radeau, on vous remet un programme qui porte le nom du spectacle: «Ricerca». Vous ne connaissez pas ce mot mystérieux. Il se détache en lettres noires sur un papier recyclé dont la couleur est indéfinissable. Un peu bleue, un peu grise.

Comme une encre violette chère aux écoles sans âge qui aurait été délavée par la pluie, le soleil ou bien tout simplement délavée par le temps. L'âme du Radeau -car ce théâtre là possède une âme, si vous préférez une atmosphère, ou encore un art (de vivre)-, cette âme donc est faite ainsi d'une infinité de petites choses matérielles.

Cela va de ce papier bleu-gris aux grands espaces de la Fonderie du Mans, une maison de théâtre, une auberge aussi bien, où le Radeau habite, travaille, accueille bien d'autres compagnies. Cela passe par les méandres de la définition que donnent les dictionnaires du mot «ricercare». Littéré voit cela comme «un morceau instrumental libre», «proche de l'improvisation ou de la fugue». Le Grand Robert précise que c'est un nom masculin invariable et qui vient du verbe italien «ricercare», c'est-à-dire rechercher.

La scène? Un chemin bordé de châssis, de palissades, de tables, de loupiotes.

Ce terme au carrefour de la recherche, de la musique et de l'improvisation devait tôt ou tard croiser la route du Radeau et de son maître d'oeuvre François Tanguy, qui signe à la fois la mise en scène, la scénographie et les lumières, et qui cosigne la création sonore avec Marek Havlicek.

Poursuivant la définition de «Ricerca», Tanguy parle d'un mouvement «polyphonique» et «dont la ligne de fuite s'élabore au gré des intersections, renversements et mutations de différents motifs ou sujets». En ôtant le «e» final, Tanguy s'approprie le mot, laisse en suspens sa sonorité et y façonne l'indication d'un «milieu», soit «l'inscription revenante des figures, des corps, des vocables, dans l'apparaître de l'espace et du temps».

Vous êtes maintenant assis, l'espace est là devant vous, ouvert, offert dans sa pénombre. Aussi signé Tanguy qu'une toile est signée Matisse. Qu'est ce? Un chemin qui s'en va en ligne de fuite là-bas au fond du plateau, à travers des entrelacs de châssis, de cadres, de palissades, de tables, de loupiotes.

Les spectateurs sont à l'orée de ce chemin, assis sur quelques rangs, pas plus, ils font, pour ainsi dire, corps avec le décor qui justement n'est pas un décor mais plutôt un paysage, une lande théâtrale. Ceux qui ont vu le précédent spectacle, «Coda», sont en pays de connaissance. Les autres découvrent cet espace sans pareil.

Un amas de fulgurances. «La pureté des premières choses», dira une voix.

La lumière se renverse (ainsi que cela commence et déjà continue) là bas, au fond, où apparaissent deux figures féminines débordant de jupons vaporeux. Trois hommes au chapeau restés dans la pénombre, comme nous, les regardent.

Soudain, les trois hommes se lèvent, se précipitent vers la table -une de ces longues tables rudimentaires qui balisent le chemin- où deux chaises dépareillées sont dressées, les deux femmes ne s'y assoient pas, on dirait qu'elles s'y posent comme des oiseaux où s'y évanouissent de douceur. L'une dit les premiers mots: «Il avait vu dans son sommeil, ou bien rêvé... Que diable avait-il donc été capable de rêver...». De ces phrases qui aident à vivre, à avancer.

Il y aura d'autres bouts de textes qui nous parviendront en différentes langues européennes, des bribes, des bouffées enrobées de musiques qui vont et viennent, houle par ci, trille par là. Il y aura des hommes qui dansent violemment ensemble, puis d'autres (les mêmes) qui passent comme à la promenade, ou jouent avec une planche, tous porteurs de châssis (fonds de toile peinte, papier peint et autres) recomposant sans cesse l'espace, modelant la mouvante vision.

Un amas de fulgurances. «La pureté des premières choses», dira une voix. C'est exactement cela. La naissance de la beauté fugace, une fugue de fuites, «le palpable comme l'impalpable, tous sont là, semblant se connaître et se compléter de la plus exquise façon» dira une dernière voix en forme d'adieu provisoire.

François Tanguy, un «écrivain de plateau», poète autant que peintre

Une écriture scénique signée François Tanguy de bout en bout. Un «écrivain de plateau» (la formule est de Bruno Tackels). Tout autant un poète qui parle avec les mots des autres par l'intercession d'acteurs porteurs de voix, un chef d'orchestre qui marie les voix et les musiques des autres, un peintre en mouvement associant des corps et des pans de murs dans des images qui jamais ne font images, jamais ne se figent.

Mais comment dire l'air qui circule comme jamais sur ce plateau et vous frôle, comment dire le bien être des paupières, le vague à l'âme qui amadou le pavillon de vos oreilles, comme dire le lyrisme matérialiste (osons) de Tanguy tendre et violent à la fois? On ne saurait raconter «Ricerca» pas plus que les autres spectacles du Radeau. On sort de là avec l'envie d'y revenir. Et plutôt deux fois qu'une. On n'épuise pas l'inachevable.

Plus tard, on ouvre le programme bleu-gris glissé dans la poche. Il est écrit que «Ricerca» est advenu «en compagnie de», suit une liste de musiciens allant de Gunter Bilas à Franz Schubert de d'écrivains allant de Carlo Emilio Gadda à Georg Büchner en passant par François Villon, Robert Walsler, Nadejda Mandelstam ou Franz Kafka. Les mots de ces derniers occupent les autres pages de ce programme qui, est, vous l'avez compris, le livret de cet opéra parlé (si l'on veut) qu'est aussi «Ricerca».

